



PROJECT MUSE®

Le globe oculaire

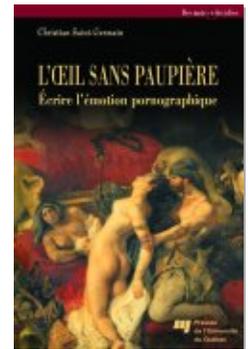
Published by

Saint-Germain, Christian.

L'oeil sans paupière.

Presses de l'Université du Québec, 2011.

Project MUSE. <https://dx.doi.org/10.1353/book15217>.



➔ For additional information about this book

<https://muse.jhu.edu/book/15217>

Le globe oculaire

En langue courante, «je vois» a remplacé «je comprends»¹.

Nous vivons entassés sur la pupille d'un œil bleu gigantesque et baignons dans des humeurs intraoculaires faites d'images. Cette condition demeure nôtre jusqu'au glaucome écologique des systèmes. L'univers de la consommation est le dispositif qui retarde en chacun la décision suicidaire. Un peu à la manière d'un enfant secoué par une crise de larmes qui, recevant tour à tour des jouets de diverses couleurs et formes, est maintenu continûment dans une surprise artificielle comme on dit : tenir en vie branché à des appareils. Une suite de minuscules effets pyrotechniques fait palpiter la conscience du spectateur comme autant de raisons extérieures de vivre. Nous sommes décollés du temps vécu, transis par une pluie battante d'images. Cette suite de prises en charge par des réseaux d'images vise à s'achever complètement dans la gestion continue des paysages intérieur et extérieur des sujets, et par une succession d'états de stupeur planifiés. États d'esprit médicamentés, rêveries d'un acheteur solitaire dans le dédale des choix factices, des petites préférences adoptées. Variations sur le vertige lilliputien d'un oui ou d'un non².

On meurt aussi en direct et en reprise dans l'indifférence générale : comment la représentation d'une femme nue ayant réconcilié ses avant-bras devant ses cuisses pour évoquer l'intérieur d'un crabe rose peut-elle encore causer quelque malaise ? Des mariées dont les robes sont subitement inflammables, des habitants de gratte-ciel sautant dans le vide pour échapper aux flammes, des accidents repris dans d'interminables ralentis à la grande joie d'un auditoire désinvolte produisent à leur suite toutes sortes de délectations pyromanes. En comparaison, l'univers pornographique reste pudique en ce qu'il met en scène des protagonistes consentants et des corps épris toutefois, eux aussi, d'issues de secours. Il s'agit d'observer les grands travaux médiatiques de canalisation de l'émotion

1. Régis Debray, *Vie et mort de l'image*, Paris, Gallimard, 1992, p. 492.

2. Crèmeuse ou traditionnelle, classique ou épiciée, fumeur ou non-fumeur, avec ou sans anchois, diète ou régulier, crémation ou inhumation ?

et de son élément combustible dans la dimension pornographique. Toute émotion médiatisée recèle un devenir pornographique. Nous aimons la finalité publicitaire des sentiments intelligemment exploités.

Nous souhaiterions nous convaincre, accorder une attention éthique particulière à des représentations à caractère sexuel, comme si elles plaçaient d'emblée leurs témoins dans une situation équivoque ou malsaine. Or, le fait d'assister impuissant à la lente suffocation de l'univers vivant ne paraît troubler aucunement ceux qui n'ont cessé d'y participer ingénument. Tout se passe comme s'il s'agissait de soumettre dans un acosmisme concerté l'ensemble de l'univers de la consommation à la consommation du principe de plaisir. Le monde n'apparaît plus dans l'espace commun mais dans celui de l'illusion personnalisée entretenue par l'étude des comportements et décuplée par l'abondance d'objets. Être informé de tout signifie en clair : préférer ne rien savoir. Jouissance sourde du mécanisme qui permet de dominer toute représentation incommodante.

Il s'agit d'éprouver le montage planifié d'un isolement de forcené dans l'aménagement d'un univers qui ne finit par exister que pour chacun. Dans ce contexte, les consommateurs se prêtent continuellement à des séances d'essayage, mais il ne s'agit, chaque fois, que de choisir des modèles améliorés d'habitudes alimentaires ou vestimentaires, de petites camisoles de force. Dans cette magie renouvelable, chacun imagine choisir, acquérir quelque identité par la sélection même des produits. L'emmurement et l'enveloppement par le papier peint électronique forment désormais toute la consistance de l'horizon intime, pas de narration, des éclaboussures, des images superposées, une vie en déficit permanent de sa représentation ou se rêvant désespérément ailleurs que dans sa condition locale et lente.

J'aime voir dans l'univers immédiat les effets d'une dilution massive des impératifs visuels : le paysage qui, peu à peu, s'impose comme la carte pulsionnelle de la soif, de la faim sans raison, inscrit silencieusement un désir de vêtements, de voyages, de copulations. Beauté d'un dispositif qui finalement fait ensuite passer toute envie de penser par soi-même. Esthétique de la prothèse, du corset, exercice d'une tyrannie délicate des centres nerveux, des inclinaisons, de l'envahissement du champ de vision comme l'ultime étape d'une domination politique accomplie. Nous sommes bien à l'époque des hyperliens. La navigation dans le cyberspace : une figure de style pour dire l'enfermement, la roue d'exercice dans laquelle des rongeurs expérimentaux s'évadent convaincus de l'existence de leur liberté de mouvement.

Ce parcours initiatique de l'acheteur ne saurait culminer autrement ou ailleurs que devant la disponibilité marchande des corps nus : le vrac des raies, des fourches, de la chair de homard des intérieurs humains décortiqués par la puissance des pixels. Fascination pour le mouvement des zooms vers les orifices anonymes, l'ostentation du cru, la puissance de variété des plis et des teintes. Immédiatement après le tireur embusqué et fou, la promesse d'exhiber son derrière³ demeure l'un des moyens les plus sûrs d'obtenir l'attention de ses congénères. Cet atavisme simiesque soutient toute une politique de chimpanzé socialisé par l'association visuelle entre le clivage formé par une poitrine jeune et forte, le sourire niais retrouvé sur une lèvre inférieure luisante et abondante, une chevelure soigneusement hydrogénée et l'adhésion immédiate aux propos de cette icône promotionnelle de la division cellulaire.

Any girl can be glamorous. All you have to do is stand still and look stupid – Hedy Lamarr⁴.

Femmes portant talons hauts, femmes pieds nus, plante des pieds de l'africaine pendant l'étreinte comme l'intérieur rose de la gueule d'un dauphin. Disparité des plans du visage féminin vu de haut, selon que le fessier est maintenu surélevé pour en imposer ou signifier l'intérêt du genre à travers l'abondance de la croupe, la suréminence du profil reproducteur.

Le moment émouvant est celui où une femme enlève ses souliers et rapetisse soudain devant vous. Elle devient merveilleusement minuscule, et son visage change en même temps. Elle inaugure l'intimité dans ce qu'elle a de plus séduisant⁵.

Il n'est pas d'industrie qui réussisse mieux que la pornographie à produire ce choc sans penser à soustraire cette situation à quelque tentative de traitement par la conscience. Nous vivons à nu, sans pare-excitation, dans le ressac perpétuel des images mêlées aux impressions fugaces. Or plus aucun événement personnel de deuil ou d'émoi ne préoccupe le sujet lui-même. Quelque chose pousse désormais le soi jusqu'à la désertion de sa propre histoire : le monde de la rage, de l'intérieur déshabité. Il importe de penser à autre chose indéfiniment en lieu et place de ce point de disparition des êtres dans

3. Le mot est plus évocateur en anglais.

4. René Lapierre, *L'entretien du désespoir. Essai sur l'affolement*, Montréal, Éditions Les Herbes Rouges, 2001, p. 93.

5. Jean Baudrillard, *Cool Memories 1980-1985*, Paris, Galilée, 1987, p. 27.

le récit de soi. Or l'environnement des technologies se prête admirablement à la dissipation du Qui suis-je ? et du Où vais-je ? Rien n'existe en dehors du terminal d'images qu'est devenu le moi. Dans ce contexte, personne ne conserve quant à sa destination quelque espoir, ni n'a de temps à perdre ou encore d'explication à fournir, laissant derrière soi l'atelier lamentable d'une vie de voyeur désabusé, de figurant égaré. Cette condition tient au fait :

[qu']à chaque instant la conscience moderne est bombardée de données sans suite ni consécution : automatisations et morcellements des activités, prostitution des biens et des personnes en marchandises, atomisation des masses, rafale d'informations [...]. Le monde a déclaré la guerre à la conscience. Traumatisée, soumise à une série incessante de chocs, à un déferlement d'agressions, elle n'est plus en mesure de faire face et de dominer ses objets. Elle, « dont le rôle est de protéger des sensations », se voit débordée. [...] Ainsi la conscience est bien *marquée*, mais elle n'est que cela : *marquée*, *balafrée*, *signée*, *soufflée*. Ce qui la marque ce n'est pas le présent ou le souvenir du contenu d'une expérience, mais justement une simple marque, une simple balafre, une simple encoche : comme un cratère dans un champ, une vitre soufflée dans une façade ou une amputation d'organe⁶.

Ni l'intérêt, non plus que la curiosité, ne constituent des acceptions suffisantes pour s'approprier des enjeux de cette déportation du sujet : ce pur défaillir. Cette impossibilité de penser, la perception qui s'impose sans reste, ce rapt résume les modes de communication de l'impératif visuel traversant notre culture. Pour imaginer cette absence de recul, l'oppression de ce qui empêche le retour à soi, il n'est peut être que la soif ou la faim qui ramènent au plus près de ce désir de voir, de l'écoute transie des signes de l'excitation. Pour apprécier l'effet de l'image pornographique, il devient nécessaire d'évoquer notre rapport élémentaire au gras ou au sucre, à l'énervement involontaire que produisent sur les centres olfactifs la viande, le sel. Notre rapport à la palette des couleurs primaires sur les rétines, à la dimension de l'horreur tapie dans le réel. Une vie dans laquelle nous ne recevrons finalement qu'une suite de chocs, d'ordres, d'impulsions jusqu'à former l'horizon pointilliste d'un paysage de contraintes.

6. Françoise Proust, *L'histoire à contretemps. Le temps historique chez Walter Benjamin*, Paris, Éditions du Cerf, 1994, p. 21-22.

Le paradigme clinique de l'addiction⁷ et de la toxicomanie est similaire à celui de la société de consommation et à ses principes marchands⁸. Le consommateur est un intoxiqué des images. À l'instar du trafiquant de drogue, le média

[...] ne vend pas son produit au consommateur, il vend le consommateur à son produit. Il n'essaie pas d'améliorer ou de simplifier sa marchandise : il amoindrit et il simplifie le client. Et il paie ses employés en nature – c'est-à-dire en came⁹.

Bien que tout projet d'écriture reste inséparable de l'habituelle surestimation des effets de la narration sur autrui, nous adoptons plutôt la stratégie qui consiste à ne plus jouer, avec un destinataire présumé, la belle indifférence sur laquelle repose la manufacture répétitive de l'objet livre¹⁰. Ne plus tenir compte de ce qui précède. La fin, le corps de l'argument, la thèse, ordinairement rédigés dans cet ordre séquentiel. Non plus une succession mais une superposition faite par une même pâte d'oubli et d'indifférence. Cultiver la même vivacité que la catastrophe distraitement aperçue aux bulletins de nouvelles du matin et tout de suite évanouie avec la fermeture de l'écran en soirée, en même temps que l'engourdissement délicieux provoqué par la délivrance produite par l'action d'un somnifère. Nous vivons dans le mauvais rêve d'un dormeur agité et nous nous écoulons assoupis dans une traînée de salive de faits divers laissée sur un oreiller en trois dimensions.

7. L'usage du mot addiction, qui remonte au XVI^e siècle, cache une origine beaucoup plus ancienne qui remonte au Moyen Âge. À cette époque, un juge pouvait prendre une mesure pénale, contre une personne endettée incapable de rembourser autrement sa dette, en la déclarant *ad dictum* son créancier, c'est-à-dire « dite à » au sens où cette personne devenait en quelque sorte l'esclave de la personne envers laquelle elle avait une dette. C'est cette notion d'esclavage qui a été étendue de façon figurée dans le mot addiction, en considérant que certaines personnes pouvaient devenir « esclaves » dans la consommation d'une substance psychoactive (qui agit sur le cerveau, la pensée, les émotions et plus généralement l'expérience vécue) ou dans la pratique d'une activité passionnelle, généralement répréhensible (<http://hedomania.free.fr/prevention/pages/etymologie.html>).
8. « Avant, les médias vendaient de l'information (ou de la distraction) à des citoyens. Maintenant, via Internet, ils vendent des consommateurs à des annonceurs. » (Ignacio Ramonet, *Propagandes silencieuses. Masses, télévision, cinéma*, Paris, Galilée, 2000, p. 21.)
9. William Burroughs, *Le festin nu*, Paris, Gallimard, 1964, p. 2-3.
10. « Aucun philosophe ne dit : "Voilà d'où je suis parti, voici où je suis arrivé ; la grande faiblesse de mon travail vient de ce que je suis parti de là pour arriver ici ; en particulier, voici les déformations les plus notables, les pressions, les poussées, les lacérations, les creusages, les étirements, et le burinage, bref voici tout ce que j'ai commis en cours de route ; sans parler de toutes les choses que j'ai laissées de côté ou que j'ai feint d'ignorer et de tout ce que j'ai évité de regarder." » (Robert Nozick, *Anarchie, état et utopie*, Paris, Presses universitaires de France, 1988, p. 14.)

Nous souhaitons l'assemblage de ce livre fou, à dimension orphique, un livre plein des dégoûts et des fascinations ressentis pour toutes les formes de l'image pornographique. Livre écrit d'un jet, rempli d'infinifits : poulpe de pudeur. Une vésicule fielleuse de lettres, d'images et de mots pour dire l'émotion réduite à sa plus simple expression. Manifester une stricte puissance d'énumération, un dénombrement de scènes comme une seringue hypodermique déverserait dans la veine bleue acétylène d'un bras, en un seul trait, un sérum d'images condensé. Notre sérum de vérité. Sans la moindre bulle d'air ni aucun brin d'ouate sur le trajet du piston.

Les héroïnomanes décrivent cette invasion liquide comme un *fix*, un *shoot*, un *flash* : aucune écriture n'en approche l'effet, hormis peut-être, pour les habitués de la Bible, fondamentalistes de fin de semaine, illuminés à temps partiel, qui ont réponse à tout par un verset d'une mauvaise traduction et sont en transe – après avoir copieusement battu leurs enfants – à la seule évocation d'une exhortation paulinienne. William Burroughs décrit cette épiphanie intime dans la matière grise du junky :

Quand elle entre tu as l'impression de la flairer au passage, ça te fait tout froid tout propre dans le nez et dans la gorge, et puis tu sens comme une bouffée de bonheur à l'état pur qui te transperce le cerveau en allumant toutes les lampes témoins du circuit, une succession d'explosions blanches qui te défoncent le citron¹¹.

Aller dans toutes les directions : petite pentecôte insensée dans le subissement du temps qui emporte tout et tous avec une force ahurissante. « [...] Est-il fatal que l'homme s'écoule par où il ne voit rien¹² » ? Dès lors, bienheureuses images qui distraient le regard, pendant cette chute impersonnelle, du flétrissement de la chair, du sommeil qui ne vient même plus. Cruauté pour le prisonnier, rompu à l'amitié de quatre murs d'un horizon censuré, de ne plus savoir à sa sortie dans quelle direction regarder. Le tube écran est le drain invisible installé à la tempe du spectateur et par lequel s'écoule un soluté de solitude. Chaque événement rapporté : une goutte en chute libre dans le silence de la certitude de mourir.

Un livre comme une boîte de vitesses à plusieurs rapports : entré par une perspective subjective, lové à l'obsession du temps écoulé ; à l'insistance sur le caractère salvifique des climatiseurs, des

11. William Burroughs, *Le festin nu*, Paris, Gallimard, 1964, p. 32.

12. Jean Louis Schefer, *Origine du crime*, Paris, P. O. L., 1998, p. 19.

images regardées distraitemment, de la pureté des visages féminins subsistant après s'être adonnés à la cérémonie stéréotypée des actes sexuels filmés. La perspective sérielle d'un certain nombre d'images ne permet pas la belle indifférence; elle exclut la distraction et demeure d'une exquise nouveauté. Désertier cette convention d'analyse selon laquelle la pornographie ne figurerait qu'à titre de genre mineur de l'art cinématographique ou de la littérature: la pornographie est ce qui reste de la poésie dans un monde où tout à déjà été vendu. Décrire les traits des figures accouplées, mais y voir le microcosme, la miniature hollandaise de la modernité, son horreur ordinaire dans le devenir marchandise des corps et des figures. Étrange dissection de chacune des ramifications de l'œil, de ce qui clampes les nerfs conducteurs des images performatives avec ceux des grands vaisseaux du cœur, de la verge.

Nécessité, pour quiconque veut donner à lire, d'éconduire les lecteurs pusillanimes, ceux qui n'attendent que de reconnaître¹³ sans se lasser le protocole de l'adresse, l'obséquiosité implicite des arguments soumis, la magie fragile, jusqu'à l'apparition conclusive du lapin élimé, sorti du haut-de-forme bancal d'un magicien itinérant ou du dernier chapitre de l'ambitieux auteur. À quoi tient l'écriture devant la contrainte produite par l'image? Pourquoi attend-on du lecteur qu'il s'engouffre uniquement dans les conséquences et le développement prévisible d'un argument en vrille alors que cette capacité de passer d'une chose à une autre lui est constamment fournie dans l'exposition aux images? Laisser les yeux libres d'aller et venir dans la coagulation des couleurs: désapprendre à chercher le sens comme une peseuse de perles. Ce rapport de servilité entre les mots choisis et inscrits condamne progressivement l'écriture à occuper un espace folklorique par rapport aux déferlements d'images. Dans la conduite de l'essai, on sent habituellement l'application déprimante de l'étudiant studieux répercutée sur la page: la recherche du sens commun, de l'approbation instituante. Ici, nous chercherions plutôt un lecteur qui soit l'heureux mélange de l'analphabète et de l'épileptique, qui puisse éprouver l'efficace envahissement d'une image écrite. Finalement, peut-être imaginer les yeux renversés d'une femme soulevée par quelque inimaginable plaisir? Pas de détours allusifs, de connivence: l'irruption simple de l'image dans sa force vibratoire *ex abrupto*.

13. Faut-il pour autant polir les faces d'un miroir consternant?

Cette plongée relate, par tout moyen d'écriture, l'ambivalence éprouvée pour la situation esthétique produite par le défilement sur Internet d'images à caractère pornographique. Mais l'acception « pornographie » ne signifie plus rien. Il ne s'agit donc plus en effet d'opposer l'existence présumée de bonnes mœurs au phénomène de la diffusion de scènes d'intense sexualité. Hormis les débordements vexatoires qui commandent des soins psychiatriques, les contenus pornographiques n'enseignent rien que l'on ne connaisse déjà. La plupart des adolescentes américaines pourraient se livrer à la majorité des péripéties séminales ou anales mises à la vue. Les processus de transport et de reproduction de l'image recèlent davantage en eux-mêmes l'outrage fait à l'intériorité des malheurs, l'offense à la vérité du sujet. L'image ne s'en laisse pas conter : elle met à nu. Roger Munier remarque déjà à cet égard que

l'indécence ici n'est pas qu'un désespoir soit représenté (les arts plastiques l'ont fait bien souvent), mais que l'image qu'on en donne ne puisse qu'être celle d'un désespoir *réel*, manifesté dans l'instant – qu'un désespoir secret, inaliénable soit divulgué, rendu public et de la façon la plus brutale, par une image qui est sa pure et simple répétition¹⁴.

L'instant pornographique pétrifie ce pur moment des bouches, des regards ahuris, des invasions douloureuses plus intensément qu'aucun rêve ne saurait le faire. *Il importe de surprendre en images l'horreur généralisée d'être au monde, non simplement de saisir l'occasion que la pornographie donne de la localiser.* De repenser le traitement de l'aura des images dans l'écriture. Derrière les corps offerts des femmes nues, il n'est pas rare de ressentir le besoin d'écrire par-dessus l'excitation produite, de leur inventer un passé simple nord-américain, d'admirer leur dénuement opaque au milieu des objets. Mais à partir de quel moment de l'image la représentation de la nudité acquiert-elle, du point de vue du droit ou de l'esthétique, un caractère pornographique ? Scandalise-t-elle davantage que la rediffusion d'une catastrophe naturelle suivie de la météo ? Pondération difficile de ce qui échappe à la lisibilité pour s'imposer dans ce qui vient à soi dans un présent sans présentation.

Après coup, l'image des corps nus ne cesse d'opérer transportation en soi. Peu de réflexions sur ce qui produit l'émotion, l'excitation, sur le rapport du soi à l'image à caractère sexuel. Gêne, malaise de la philosophie à percevoir l'irréalité de la pensée profonde

14. Roger Munier, *Contre l'image*, Paris, Gallimard, 1963, p. 76.

en regard du galbe, de l'entrejambe, de la facilité avec laquelle s'impose une subjugation de la conscience par des moyens élémentaires. Hésitation à détacher son regard devant le relief produit sous le tissu par les mamelons de l'interlocutrice, de l'érotique d'une respiration mêlée à la parole, des nombreuses restrictions mentales spontanées qui n'accèdent pas à la conscience dans la proximité ordinaire.

En suivant des nerfs optiques : désigner le hors la langue de l'émotion, le lyrisme silencieux des plis inguinaux, l'aine mordorée de la passagère estivale des transports en commun. L'insupportable confusion de l'entrejambe, du short et du sous-vêtement de coton.

Pourquoi laisse-t-on les filles de seize ans se balader en liberté sur les bords de mer ? Leur gorge tendue, leurs fesses cambrées, leurs lèvres heureuses de sucer un esquimau à la fraise, leur colonne vertébrale soyeuse, leurs clavicules fragiles, leurs cheveux mouillés, leurs dents blanches comme l'écume, leur fente étroite, leur maillot, leurs petits pieds aux ongles vernis, leurs seins en adéquation avec ma main ... [...]

Aujourd'hui que je suis un grand écrivain tiré à dix mille exemplaires, je n'oublie pas que vous m'avez brisé le cœur, bande de petites garces¹⁵.

Quiconque se hasarde à arpenter ce champ risque de rompre, en raison de la maladresse même de ce choix, le charme d'un impensé discret. De se heurter tout à la fois, à un automatisme d'indifférence, à une répulsion convenue. La distance feinte à l'égard de l'objet pornographie demeure aussi factice que le monde présenté par cet univers fictif.

Plutôt retenir les particules rudimentaires de cette physique des corps terrestres et de leur empreinte efficace déposée dans l'image. Bien que de démontrer quelque intérêt articulé pour la chose ne soit pas sans danger : celui d'être pris dans la chaîne des négations et des refoulements de cette attirance commune. Commisération spontanée à l'égard de l'obsédé, de l'adolescent attardé, du démon de la quarantaine (qui peuvent fort bien tous résider en même temps dans une même personne). Désespérants colocataires.

15. Frédéric Beigbeder, *Nouvelles sous ecstasy*, Paris, Gallimard, 1999. p. 54-55.